



Revue de Civilisation Contemporaine de l'Université de Bretagne Occidentale
EUROPES / AMÉRIQUES
<http://www.univ-brest.fr/amnis/>

Afficher la couleur : le rouge

Annick Madec

Université de Brest

France

Annick.Madec@univ-brest.fr

A partir de quel moment, Jacqueline a-t-elle décidé de porter ostensiblement du rouge chaque jour que le capitalisme fait ? Elle ne saurait le dire précisément. Elle a probablement appuyé un peu plus fortement le bâton de rouge sur ses lèvres le 22 avril 2002¹, le lendemain de ce jour où le populisme est devenu une injure polie qui permet aux élites d'en appeler contre le peuple². Elle a mis une jupe rouge pour aller voter aux élections législatives de 2002. Une écharpe rouge pour dire non, en mai 2005, au traité établissant une constitution pour l'Europe. Des sandales rouges pour tenter d'empêcher l'élection de Nicolas Sarkozy, en 2007. Rouge, toujours.

Née, en France, pendant le Front Populaire, Jacqueline a grandi durant la seconde guerre mondiale. Elle a voté toute jeune, contrairement à sa mère qui a attendu d'être grand-mère pour avoir le droit de mettre un bulletin dans une urne. Elle, elle a été mère et électrice en même temps, pendant la guerre d'Algérie. Jacqueline fait maintenant partie de ces 10 millions d'électrices de plus de 65 ans qui pèsent pour 19% du corps électoral³. Et jouent un rôle déterminant dans les victoires des uns et les défaites des autres. Consciente que les nouveautés et innovations en matière de résistance à un ordre politique sont à considérer à la fois en fonction du passé et du présent, Jacqueline revient souvent sur ces dates. Le passé est raconté, mobilisé, par des groupes sociaux, qui connaissent des périodes de visibilité ou au contraire d'invisibilité. Histoire et mémoire s'écrivent dans des rapports de force. Le groupe social dont Jacqueline se réclame est la classe ouvrière. Ce groupe a eu ses heures de gloire et ses représentants politiques dans lesquels une grande partie de la classe se reconnaissait. De nos jours, ce groupe est essentiellement représenté sous les bannières syndicales. Si la définition du peuple a toujours été l'objet de discussions académiques, une certitude pour la période : le peuple n'a plus en vent en poupe. Et ce n'est plus la gauche qui mise sur lui. Les

¹ Le premier tour des élections présidentielles de 2002 a eu lieu le 21 avril.

² Collovald, Annie, *Le "Populisme du FN" un dangereux contresens*, Bellecombe-en Bauges, Editions du Croquant, 2004.

³ Selon le Cevipof (Centre d'études de la vie politique française).

classes populaires sont actuellement représentées au gouvernement mais dans un gouvernement de droite. La nouveauté pour Jacqueline se situe là. Sur la scène médiatique, son groupe d'appartenance n'a plus de visibilité. Les « jeunes des banlieues » se sont substitués aux ouvriers. Quand la parole est donnée à ce groupe aux contours mal définis, les représentants sont des sportifs ou des artistes. N'étant ni jeune, ni footballeuse, ni rappeuse, Jacqueline a du mal à s'y retrouver, même si elle peut reconnaître dans leur verbe la façon des classes populaires. Ces représentants ont, de leur côté, des difficultés à trouver dans l'offre politique actuelle, des propositions et des prises de position auxquelles adosser leur réflexion.

Pour Jacqueline, cette configuration politique est inédite. Est également inédit le fait que n'existe plus de grand quotidien, ni de grand hebdomadaire capable de rivaliser avec les magazines qui représentent, pour elle, la droite traditionnelle et les dérives droitières de la gauche. Les classes populaires, de gauche, n'ont pas de porte-parole emblématique dans lequel se reconnaître, de représentant politique, né en milieu populaire. Elles n'ont plus non plus d'intellectuels médiatiques⁴ pour défendre leur cause, en affirmant leurs propres origines populaires. Au moment où j'écris ces lignes, Jacqueline n'a pas encore lu le *Retour à Reims* de Didier Eribon mais elle sait parfaitement ce qui se dit, ce qui s'écrit sur cet ouvrage⁵. Et elle explose :

Eribon, c'était un gars du Nouvel Observateur. Un nom connu quoi. Il dit maintenant qu'il a toujours eu honte de dire que son père était ouvrier, sa mère femme de ménage. Un philosophe qui pense comme ça ! Les autres disent, Mediapart et tout ça, l'Express, qu'il fait son coming out ! C'était son secret. Chez les intellectuels de gauche ! Comme ça, au moins, on sait comment ils sont entre eux. Moi, en tous les cas, je n'ai jamais eu honte de mes origines prolétariennes. J'en serais plutôt fière.

Sidérée par les difficultés racontées par Eribon de faire cet « aveu » tardif, Jacqueline ne veut pas disparaître sous un pseudonyme. Elle entend être sujet et non objet de recherche. Elle refuse d'être une informatrice auprès de laquelle les chercheurs recueillent des « matériaux » qu'ils analysent, en se réappropriant les explications des enquêtés, sans toujours signaler qui a fourni quoi dans le passage des données factuelles aux théories savantes.

La publicité incite les femmes à aller se faire recoiffer le moral. Jacqueline, elle, va régulièrement chez le coiffeur exprimer ses colères, en refaisant faire sa couleur : le rouge. Aller chez le coiffeur et dire haut et fort pourquoi on veut des cheveux teints en rouge est à la fois une façon de porter la couleur de sa colère mais aussi une façon de participer à construire une discussion publique. Jacqueline interpelle, en effet, joyeusement, les uns et les autres, en lançant la conversation sur l'actualité. Elle passe d'un commerce à un autre, d'une rue de son quartier à une autre, hèle la première personne connue de longue date et parvient régulièrement à réunir pour un temps plus ou moins long, des voisins et voisines incités à se prononcer sur le sort du monde. Jacqueline entend mener la résistance contre l'accusation d'inculture, de manque d'éducation, de réflexion.

J'ai fait sa connaissance, en 2006, au domicile de l'une de nos voisines communes. Invitée à boire un café, j'ai participé à un échange ordinaire entre voisines et été autorisée à enregistrer la conversation. Jacqueline s'est livrée à un exercice parfaitement habituel : elle a fait sa revue de presse.

Vous n'avez pas regardé les Guignols hier ? Il y avait deux jeunes qui voulaient parler de ce qu'ils avaient fait avec le truc là, comment ça s'appelle ? ACLe feu. Mais non ! PPDA était là : oui, mais quand est-ce que vous allez mettre le feu ? Anniversaire ! Ils m'énervent avec ça, les journalistes. Ils ont bien raison, les

⁴ A l'exception de Michel Onfray.

⁵ Eribon, Didier, *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009.

Guignols ! Ils n'attendent que ça, les journalistes : avoir une belle image d'une bagnole en train de cramer pour ouvrir le 20h ! Ils nous prennent vraiment pour des imbéciles !

Puis, elle déclare que regarder les Guignols suffit. Inutile de regarder les informations après. Elle le dit mais ne le fait pas. Elle écoute la radio, regarde la télévision, est abonnée à plusieurs hebdomadaires, suit l'actualité sur Internet.

Moi, je suis la fille d'un ouvrier de l'arsenal, j'ai arrêté l'école en seconde mais enfin, on n'est pas plus bêtes que ... C'est comme les hommes politiques qui emploient des mots simples pour qu'on les comprenne ! Comme le Raffarin : La France d'en haut, la France d'en bas ! C'est condescendant ça, non ? La France d'en bas, qu'est-ce que ça veut dire, je me sens aussi intelligente que Mme Raffarin. On n'a pas voté pour Chirac, on a voté contre Le Pen mais l'autre, il s'y est cru quand même avec ses 82%, comme dans une république bananière ... Mais là, Chichi va lui faire des coups fourrés au Sarko et là, on va rigoler. Ben oui, il les a tous eus, Chaban, Giscard, Balladur, tous, il les a tous eus, avec son air con. Et sa bonne femme, on dirait la dame patronnesse du XIXème siècle. Ses pièces jaunes ! Ça me fait penser aux livres de Zola, les dames avec leur panier ! Bernadette Chaudron de Courcelle. Elle était sèche quand elle était jeune. Lui qui était un beau gars, il aurait pu en prendre une un peu plus plantureuse.

Jacques Chirac, élu président de la République, a nommé Jean-Pierre Raffarin Premier ministre au lendemain de l'élection de mai 2002, ces élections au second tour singulier car opposant un candidat républicain à un candidat d'extrême-droite. Nombreuses ont été les analyses incriminant les classes populaires, les rendant responsables de ce « désastre démocratique ». Rares ont été les experts qui ont souligné que le plus grand parti ouvrier de France, en 2002, était celui des abstentionnistes. Fin octobre 2005, à la suite du décès de deux adolescents, des émeutes font apparaître le territoire français sur les télévisions du monde entier. Les tensions dureront un mois. L'état d'urgence est déclaré le 8 novembre 2005. Jacqueline rappelle, dans cette conversation, les feintes inquiétudes des Guignols de l'Info. Les marionnettes de cette émission de télévision satirique, imitant le journal télévisé, se demandent si les dits « jeunes de banlieue » vont commémorer les émeutes de 2005 en incendiant véhicules et bâtiments publics.

Ne pas rougir d'être autodidacte

Jacqueline jongle en permanence avec des dates, des événements, des formules, des noms de personnalités, sans jamais se tromper dans la chronologie, ni dans l'attribution des faits, gestes ou déclarations des uns et des autres. Jacqueline est férue d'histoire politique. Elle a écouté, en pestant, les experts qui expliquaient la déroute du socialiste Lionel Jospin par le fait qu'il avait abandonné le vocabulaire classique du socialisme pendant la campagne électorale de 2002. Elle avait remarqué amèrement que le Premier ministre socialiste, en campagne électorale, ne parlait jamais des ouvriers. Elle avait perçu « un abandon, chez les intellectuels, des espoirs messianiques placés dans la classe ouvrière qui s'est traduit par un reniement et un deuil des idéaux sociaux et socialistes »⁶.

Son agacement à propos de l'expression *La France d'en bas* montre qu'elle n'est pas dupe du « petit tour de force lexical »⁷ du ministre UMP. Bien informée, elle ne fait pas toujours confiance aux journalistes et enquête parfois elle-même. Lors des émeutes de 2005, elle a téléphoné à son fils qui habite en banlieue parisienne.

⁶ *Ibid.*

⁷ Sylvianne Rémi-Giraud démontre que cette formule de proximité vise à montrer que ceux qui occupent à ce moment là le pouvoir sont plus proches du bas que ne l'étaient les socialistes. Rémi-Giraud, Sylvianne, « *France d'en haut / France d'en bas : Raffarin tout terrain* », *Mots. Les langages du politique*, n° 77, Proximité, mars 2005 [en ligne], mis en ligne le 31 janvier 2008. URL : <http://mots.revues.org/index180.html>.

Dans le coin où ils sont, ils n'ont rien vu. Bon, ils habitent un quartier résidentiel. Mais enfin, en regardant la télé, on avait l'impression que la France était embrasée. Que c'était la révolution ! Moi, j'avais peur pour mes enfants. Mais rien. Alors qu'avec l'état d'urgence, j'ai cru que c'était comme pendant la guerre d'Algérie ou quand on avait eu peur que les chars soviétiques arrivent sur Paris. L'état d'urgence !? Mais ils n'ont pas connu la guerre ou quoi ? C'est vrai qu'ils ont fait pas mal de dégâts mais l'état d'urgence !?

Avec Jacqueline, nous pénétrons dans le petit théâtre des dominés examiné par James C. Scott qui se « propose d'interpréter les rumeurs, les ragots, les fables locales, les chansons, les mimiques, les plaisanteries et tout le petit théâtre des dominés comme autant de canaux leur permettant, entre autres choses, d'émettre une critique insidieuse du pouvoir tout en demeurant à l'abri de l'anonymat ou d'une interprétation inoffensive de leur conduite »⁸. Scott entend étudier ce qu'il appelle le texte caché que tout groupe dominé produit. Quand Jacqueline revêt son costume de scène, quand elle affiche du rouge, elle rend hommage à ses morts comme aux vivants, à ses ascendants comme à ses descendants. Elle met en scène les cultures populaires. Cultures célébrées par les dominants lorsqu'elles peuvent être muséographiées, revisitées par les classes moyennes supérieures, comme on peut l'observer dans des quartiers de grandes agglomérations en cours de gentrification⁹. Quand Jacqueline prend la parole dans son salon de coiffure, à la poste, au centre commercial, ou au centre de sécurité sociale, elle met en œuvre des pratiques reconnues comme caractéristiques des classes populaires dans d'autres lieux, fréquentés majoritairement par des hommes : le café. Pour Michel Bozon, le café est « le théâtre du pauvre »¹⁰. Et « l'exubérance, l'extraversion, la familiarité caractérisent ce théâtre ». Gouaille et culture sceptique sont des modes d'expression caractéristiques des cultures populaires¹¹. On peut aussi reconnaître les goûts et intérêts de Jacqueline dans ce que nous dit Bozon de la perception des fêtes des classes populaires : « la réalisation de leur rêve d'une bonne vie : abondance alimentaire, rassemblement le plus important possible de personnes qui se connaissent ou parlent le même langage, absence de manières, de séparations marquées et de rapports d'autorité, possibilité d'extérioriser ses sentiments ».

Je voterai toujours à gauche. Dans le fond de l'âme, je suis restée coco. Marie-George¹², elle aura ma voix si elle se présente. J'ai quand même mes convictions, je ne pourrai pas voter à droite. Il faut quand même dire que c'est toujours avec la gauche que nous, les ouvriers, on a eu quelque chose quand même. Mon père était syndiqué, électricien de bord. Avant, quand il y avait des jaunes qui travaillaient pendant les grèves - à l'époque, on sortait du boulot en bleu de travail - on les peignait en jaune et on les accompagnait, nous les gamins, avec du jonc jaune, et on leur faisait la conduite de Grenoble. On appelait ça comme ça. Mon père disait que c'étaient les gens de la campagne venus travailler à Brest. Ceux de la campagne n'étaient pas syndiqués, ils étaient cathos, ils obéissaient aux curés. Mon père était fou de rage avec ça. Il disait : ils ont appris à marcher dans les sillons. Mon père tutoyait tout le monde. Il disait : je ne vois pas pourquoi Que ce soit d'en haut, ou d'en bas, ils vont tous aux toilettes. Il disait toujours : tu n'as qu'à te le représenter sur le trône, tu verras. Pendant la guerre, on l'a envoyé à Dakar. Ceux qui étaient trop turbulents ici, à l'arsenal, on les envoyait à Dakar, pour travailler. Il a eu des problèmes parce qu'il distribuait des tracts. Il était contre de Gaulle. Et la guerre d'Algérie, les objecteurs de conscience, comment ils ont été traités ! Mais les gens ont oublié tout ça. Mais nous, on ne baisse jamais la tête ! Et mes gamins, pareil. J'en ai un qui a eu des problèmes à cause de ça. Même en fac, il reprenait les profs.

⁸ Scott, James C., *La domination et les arts de la résistance, Fragments du discours subalterne*, Paris, Editions Amsterdam, 2008, p. 13.

⁹ Guilly, Christophe, Noyé, Christophe, *Atlas des nouvelles fractures sociales en France*, Paris, Editions Autrement, 2004, pp. 18-19.

¹⁰ Bozon, Michel, « La mise en scène des différences. Ethnologie d'une petite ville de province. », *L'Homme*, oct-déc 1982, XXII, pp. 63-76.

¹¹ Verret, Michel, *La culture ouvrière*, Saint Sébastien, ACL Editions, 1988.

¹² Il s'agit de Marie-George Buffet, la candidate présentée par le Parti communiste aux élections présidentielles de 2007.

Jacqueline, la retraitée, reprend aussi les profs quand elle assiste aux Cours Publics à l'Université. En théorie ces cours sont ouverts à tous mais ils attirent essentiellement les classes moyennes et supérieures certifiées scolairement. Quand Jacqueline prend la parole pour préciser la position de Charles Enderlin dans un cours sur la Palestine, elle se fait remettre à sa « place »¹³ par un intervenant, surpris par la forme de son intervention. Il affirme que les gens qui regardent les grandes chaînes de télévision ne peuvent comprendre la complexité de la question. Jacqueline s'insurge, tente de briser le mur entre les savants et les ignorants et crie dans l'amphithéâtre : « Les gens, les gens ! Moi, je suis les gens ! »¹⁴.

Les nouvelles résistances sont ici considérées en regardant les destinataires de ces paroles de protestation. En ce début de siècle, les émetteurs des messages de protestation des classes populaires agissent en individus isolés. Le message passe quand il arrive en milieu protégé. En interne. Pour Jacqueline, ce sera son bureau de poste et son petit centre commercial car elle habite un quartier populaire où chacun reconnaît en l'autre un égal. La nouveauté pour Jacqueline n'est pas de défendre des positions dans l'espace public, c'est de le faire sans que cette parole ne relaie un discours politique audible par tous, sans que cette parole ne soit, à son tour, relayée par du discours politique publicisé.

Le message passe moins bien dans des espaces publics qui créent du brassage social. Dans une salle d'attente d'hôpital, par exemple, tout dépend du rapport entre minoritaires et majoritaires. Si Jacqueline, sociologue spontanée, détecte la présence d'une majorité de classes moyennes – ou qui se pensent comme telles – elle tentera de se taire, de ne pas commenter à haute voix les titres des revues qui traînent. Elle sait que les « *coincés* » ou encore « ceux qui veulent péter plus haut que leur cul » préfèrent attendre dans un respectueux et respectable silence et rester sur leur quant-à-soi. Si la majorité est, visiblement, des classes populaires, elle entamera la conversation comme elle le fait dans le bus. Elle agira de la même manière dans une maison de la presse. Elle sait pertinemment que les lecteurs du *Monde* n'ont guère l'habitude de dévoiler à n'importe quel quidam leurs sentiments à la lecture de la Une de leur quotidien de référence. Là où se vendent moult exemplaires de *Voici* ou *Gala* s'entendent parfois des commentaires irrévérencieux à l'égard du titre, qui montrent que l'on peut aimer la presse people sans être dupe.

Le message se heurte, enfin, à une fin de non-recevoir dans les espaces de la culture légitime. Il est considéré comme inapproprié. Quand le Conseil Général du Finistère organise, en 2008, des événements culturels pour faire réfléchir à la portée, en région, des événements politiques de Mai 68, Jacqueline s'indigne :

On parle de tout le monde, les étudiants, les paysans, les jeunes, les femmes, mais les ouvriers en grève, non. Rien. Pas un mot. Comme s'il n'y avait pas d'ouvriers en Bretagne et pas eu 10 millions d'ouvriers en grève en 68 en France. Non, que des étudiants, bien sûr ! De toutes façons, ici, avec les socialistes, c'est comme si tout le monde était prof ou assistante sociale !¹⁵

Quand le message dit l'oubli de la classe ouvrière, seul le silence répond. Là est la nouveauté pour celles et ceux qui ont connu les périodes où la classe ouvrière – en tant que telle - était courtisée par politiques et artistes.

¹³ La place, terme polysémique comme le montre bien le roman, ainsi intitulé, d'Annie Ernaux.

¹⁴ Rien de très nouveau dans l'histoire des Universités Populaires. Je me permets de renvoyer à un précédent travail : "De la nécessité de revenir aux causeries cosmopolitaires", *Les Temps Modernes*, n° 637-638-639, 2006, pp. 561-583.

¹⁵ En 2009, La ville de Brest, le Conseil Général du Finistère et la Région Bretagne sont sous des mandatures socialistes.

Ecrire à l'encre rouge

Si l'on suit les propositions de Scott, on peut penser que le vote défavorable à la constitution européenne, en 2005, a été un moment chargé d'électricité politique. C'est-à-dire un moment où « le texte caché est prononcé directement et publiquement à la face du pouvoir »¹⁶. Dans le cas particulier, il faudrait parler des pouvoirs puisque le soir même du référendum, tous les commentateurs s'accordaient à dire que le « non » était peut-être majoritaire par réaction contre la majorité des médias qui avait défendu le « oui » à ce traité. Le texte public, tenu dès la soirée électorale, par les dominants a été un texte de contestation des décisions prises par des citoyens non qualifiés. Il s'agissait une nouvelle fois d'un texte de mise en accusation des classes populaires. Cette disqualification a mis Jacqueline dans une colère noire. Elle a pris sa plume, écrit un texte de protestation qu'elle a dressé à l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* qu'elle considère comme le journal de la gauche de gouvernement. Quand elle s'adresse à l'éditorialiste, elle se comporte comme Mme Poyser, le personnage du roman de George Eliot, *Adam Bède*, que James C. Scott convoque à plusieurs reprises dans son étude sur *La domination et les Arts de la résistance*. Mme Poyser, épouse de métayer, s'oppose au propriétaire de sa ferme qui veut lui imposer un changement de terres. Dans sa protestation ironique, elle dit parler au nom de la paroisse. Jacqueline a agi de même en écrivant au *Nouvel Observateur*, elle a parlé au nom de son groupe d'appartenance pour rappeler que les classes populaires comptent nombre d'Européens convaincus. La confrontation entre Mme Poyser et un chevalier propriétaire et celle entre Jacqueline et les éditorialistes du *Nouvel Observateur* n'ont pas les mêmes objets mais leurs discours à toutes les deux renvoient « aux thèmes de la dignité et de la réputation »¹⁷.

Au Nouvel Obs, ils m'ont tellement énervée avec la constitution européenne que je leur ai écrit. J'ai eu une réponse de Laurent Joffrin et de Jean Daniel. Je leur disais qu'on était presque insulté quand on avait voté non. J'ai beaucoup voyagé, avec mon mari, on a vécu à l'étranger, et on nous a dit qu'on n'était pas européens, qu'on était lepénistes. Mais non, mais ça ne va pas ? J'ai envoyé une lettre bien torchée. On m'a dit : non, non Madame, il ne faut pas le prendre comme ça, il faut que nous soyons unis. Enfin du baratin. Terminé.

Franchir la ligne rouge

Jacqueline n'oublie pas et quand elle ne sait pas, elle cherche. Elle lit. Elle a besoin de savoir, besoin de se souvenir pour pouvoir mettre les dernières informations, en perspective. Elle active et réactive ses connaissances et ses expériences pour éviter de confondre causes et conséquences. Pour être une citoyenne critique, elle considère qu'il faut être une citoyenne éclairée. James C. Scott ne précise pas que si Mme Poyser est dominée par le propriétaire de sa ferme, elle domine ses ouvriers agricoles et ses servantes. Jacqueline pense être dominée par ceux qui rédigent ces textes publics qui lui témoignent du mépris. De son côté, elle hésite entre condescendance et vague sympathie pour une partie des classes populaires dont elle affirme pourtant défendre la dignité. Jacqueline appartient aux classes populaires respectables. Cette fraction des classes populaires a compté de nombreux élus, a réussi à en conserver quelques uns au sein de l'actuelle municipalité. Cette fraction pourrait figurer dans la catégorie des établis dans la typologie faite par Norbert Elias et John L. Scotson dans l'étude d'une ville anglaise. Cette enquête publiée la première fois en 1965 reste mobilisée de nos jours pour penser la configuration établis-marginaux. Un groupe ouvrier peut exprimer un sentiment de supériorité et marginaliser un autre groupe ouvrier, en utilisant le commérage

¹⁶Scott, James C, *op.cit.*, p. 13.

¹⁷ *Ibid.*, p. 21.

qui permet de disqualifier le groupe récemment installé¹⁸. Si Jacqueline a de la considération pour les élus et les plus anciens habitants des quartiers populaires disqualifiés, elle dit ne pas comprendre les agissements des derniers arrivés dans l'histoire sociale et politique de la société française : ces jeunes dépourvus de culture politique qui ne respectent pas les traditions de la lutte ouvrière qui veulent que l'on ne casse ni l'outil de travail ni les biens communs.

Son père établissait déjà une distinction entre les ouvriers, anciennement installés dans Brest-La-Rouge¹⁹, héritiers d'une culture syndicale et politique ouvrière et les nouveaux venus, ex-paysans, contraints de quitter leurs terres pour devenir progressivement des ouvriers urbains. Jacqueline est à la fois fière d'être héritière de cette histoire et de ces positions et capable de remettre en question une partie de cet héritage. Comme elle est capable d'ironiser sur le fait que son mari est resté « un vrai stalinien » qui valorisait l'aristocratie ouvrière au détriment du lumpen prolétariat. Elle réaffirme son attachement au Parti communiste tout en dénonçant régulièrement ses manquements. Quand elle évoque ce parti, c'est essentiellement pour dire sa reconnaissance à une organisation politique qui voulait permettre l'accès de tous aux biens culturels. Enfant d'une famille politisée, qui savait se saisir toutes les possibilités offertes pour accroître ses connaissances, elle a gardé le besoin de savoir. C'est la conscience de posséder ce besoin de savoir qui lui fait affirmer qu'elle est l'égale de l'épouse d'un Premier ministre et lui permet de garder son estime de soi. Elle convient qu'elle est de plus en plus désarmée au moment de voter en ce début de siècle. En mesurant ce qu'elle appelle sa chance concernant son éducation et ses propres incertitudes, elle mesure sa sévérité dans ses jugements sur les derniers arrivés. Quelles institutions se chargent, de nos jours, de transmettre goût de savoir et culture politique aux « jeunes » ? Jacqueline n'idéalise pas le passé. L'accès à la culture était pour elle, et son groupe d'appartenance, une voie qui permettait de penser un avenir meilleur, de construire une autre société. Ce temps est révolu. Il s'agit maintenant de résister à la destruction d'un monde, loin d'être parfait, mais moins inégalitaire que celui qui est en cours d'élaboration. Pour Jacqueline, héritière de son père anarcho-syndicaliste, la nouveauté consiste à tenter la sauvegarde des valeurs de la République. Elle a maintenant des ambitions considérablement réduites qui nécessitent de résister avant tout au repli sur soi.

Allumer des voyants rouges

Jacqueline se considère comme l'égale de Mme Raffarin, car comme le précise Richard Hoggart, elle fait partie de ces membres des classes populaires qui « ont, dans l'Égalité, une croyance fermement ancrée, dans la mesure où cela signifie que chacun de nous vaut au fond, dans son humanité de base, autant que les autres ; ce qui est bien différent d'un nivellement populiste »²⁰. Elle reste persuadée que le savoir et l'humour - c'est-à-dire la capacité de

¹⁸ Elias, Norbert, Scotson, John L, *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997.

¹⁹ André Siegfried a été le premier à croiser géographie et fait religieux en matière électorale. Il avait repéré des caractéristiques propres à la ville de Brest pour : « L'arsenal de Brest a toujours été turbulent » et décrit plus particulièrement la population ouvrière brestoise en évoquer : « l'individualisme indisciplinable de la race la moins hiérarchique qui soit ». Il parlait d'une population militaire par destination, anarchiste par tempérament. Siegfried, André, *Tableau politique de la France de l'Ouest*, Paris, Imprimerie Nationale, 1995, 1^{ère} édition 1913.

²⁰ Hoggart, Richard, *33 Newport Street, Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Editions du Seuil, 1991, p. 83.

mettre à distance les causes des souffrances pour contrer les conséquences - sont des biens précieux que doivent s'approprier celles et ceux qui tentent d'aller vers l'émancipation. Elle sait la distance à franchir pour celles et ceux qui ne possèdent pas ses connaissances sur le champ politique, acquises au fil du temps. Et s'interroge sur les formes d'apprentissage à mettre en œuvre pour résister collectivement à la défection politique. Les votes aux extrêmes comme l'abstention sont considérés, par les politistes, comme des refus de participer à la construction de la représentation démocratique. Ces refus individuels sont lourds de conséquences lorsqu'ils se multiplient.

Pour Scott, un texte caché devenu public a des effets sociaux quand « c'est [un] discours partagé [...] créé et mûri dans les recoins de l'ordre social, là où les groupes dominés peuvent s'exprimer plus librement »²¹. Il nous explique que plus un groupe social est petit, plus la parole est libre mais la portée du texte caché est nécessairement limitée. Barack Obama a déclaré dans l'un de ses discours de campagne électorale qu'il avait entendu le texte caché qui disait la colère des Noirs dans un « recoin de l'ordre social », dans un salon de coiffure²². Jacqueline, elle, hésite à sortir de son recoin, à livrer à ses concitoyens, en toute fraternité, ses connaissances en histoire politique. Pour Richard Hoggart, la fraternité est le principe de soutien mutuel et de coopération qui permet à la valeur Égalité d'avoir du sens, d'exister dans la pratique²³. La particularité de la fraternité est qu'elle est mise en œuvre dans la gratuité. Mais Jacqueline ne sait pas si elle est prête à sortir de la chaleur du groupe restreint²⁴, si elle est prête à passer de l'oral à l'écrit pour raconter une histoire politique qui redonnerait de la dignité aux oubliés, aux vaincus de la période.

Il n'est pas impossible que le coming-out de Didier Eribon aide Jacqueline à prendre sa décision. Annie Ernaux, dans sa critique de *Retour à Reims* reprend la formulation de l'auteur, une « rééducation quasi complète », pour expliquer la métamorphose qui fait passer un bon élève d'origine populaire dans le monde des intellectuels²⁵. Jacqueline réfléchit à un statut de co-auteur pour un ouvrage qui pourrait participer à l'éducation des classes populaires, à la rééducation des intellectuels. Elle raconterait alors l'Histoire à partir de sa position sociale pour résister aux effets d'imposition, pour faire face à la disqualification, pour faire face à la droitisation de la société française.

²¹ Scott, James.C, *op.cit.*, p. 239.

²² Obama, Barack, *De la race en Amérique*, Paris, Grasset, 2008, (pp. 42-43).

²³ Hoggart, Richard, *op.cit.*, p. 84.

²⁴ Elle connaît le risque répéré par Rémi Lefebvre et Frédéric Sawicki dans leur étude sur le Parti socialiste : « L'entre-soi militant devient le lieu de faire-valoir de soi qui entre en contradiction avec l'ethos populaire. », in *La société des socialistes, le ps aujourd'hui*, Bellecombe-en Bauges Editions du Croquant, 2006.

²⁵ Voir *Le Nouvel Observateur* du 22 octobre 2009.